



Petit Courrier des Dames.

Journal des Modes.

MODES.

On a vu un assez grand nombre de mariages depuis quelques semaines. Les toilettes de noces différaient beaucoup, selon l'heure de la cérémonie, les alentours ou la physionomie de la mariée. Les négligés cependant sont de meilleur goût. Nous en avons remarqué un consistant en une redingote en tulle brodé au plumetis, et doublée en moire blanche. Le devant était fermé par des nœuds de rubans; elle avait une double pélerine dont les dessins formaient de longues pointes tout au tour. Le collet carré et rabattu, laissait le cou très-dégagé. Sur la tête, le voile était disposé de manière à ce qu'une partie de la bordure formait sur le sommet de la tête une espèce de garniture de bonnet, qui re-

tombait sur la couronne de fleurs d'oranger placée en demi-cintre sur le front.

— Un autre costume de mariée se composait d'une robe en *point d'Angleterre* forme guimpe et à longues manches ; mais qui, dans son excessive richesse, avait encore l'aspect du négligé. Les broderies en colonnes s'agrandissaient graduellement depuis la ceinture jusqu'au bas de l'ourlet, et celles du corsage formaient une gerbe sur la poitrine. Le voile en *point* était attaché assez en arrière dans une coiffure demi-grecque. Une couronne de roses rosées sans feuilles, entremêlées de boutons d'oranger, descendait sur le front, et traversait les cheveux séparés en deux bandeaux lisses.

— Une robe en mousseline destinée à une cérémonie de mariage, était brodée depuis le bas de l'ourlet jusqu'aux genoux, par un semé de petits pois pas plus grands qu'une grosse tête d'épingle, et très-rapprochés. Ils se divisaient en remontant, en formant de hautes pointes entourées d'une charmante guirlande, et bordées tout autour d'une petite dentelle froncée. Le corsage montant jusqu'au cou, avait sur le devant de la poitrine de longues pointes brodées en pois, entourées de guirlandes et de dentelles qui figuraient des brandebourgs s'élargissant jusqu'aux épaules. Le haut des manches, très-large, était orné de pointes brodées, qui figuraient des jockeys, et la partie basse de la manche semblait serrée depuis le coude jusqu'au poignet par des pointes, également brodées, qui se croisaient l'une dans l'autre. Cette robe était magnifique ; le voile qui l'accompagnait était en malines.

— La particularité la plus nouvelle qui distingue les trousseaux, est la robe-de-chambre destinée au marié. On en fait pour cet usage d'excessivement élégantes. Elles sont accompagnées ordinairement du bonnet grec qui complète le négligé.

— Une des parties très-soignées, dans les trousseaux, est celle des chemises de nuit. Le haut a tout-à-fait la forme des chemises d'homme, ouvertes, plissées, et à collets rabattus. Elles sont ornées devant la poitrine, autour du collet et des poignets, d'une broderie entourée d'une petite valenciennes. On en fait aussi dont le collet est entouré d'une garniture en batiste plissée, et ayant sur le devant un petit jabot de même genre. Les unes se nouent au cou avec deux pattes en batiste brodée, d'autres ont une double boutonnière, dans laquelle on passe des boutons précieux.

— Les bonnets de nuit sont en batiste unie ou à fond brodé ; leur



forme marquée par des coulisses, prend la tête avec beaucoup de grâce. Ils se garnissent de diverses manières : une garniture en batiste, festonnée en crêtes de coq, plissée et soutenue par une rangée de tulle tuyauté, ou une garniture de mousseline bordée de valenciennes, ou, quelquefois, une seule ruche en tulle. On en fait dont les garnitures sont en batiste découpées en écailles, et entourées d'une petite dentelle claire qui forme une espèce de fraise autour de la figure.

— On porte le matin beaucoup de petits bonnets en tulle, garnis de ruches en tulle de fil, *maille de blonde*, qui sièent parfaitement. Ces ruches n'ont plus que deux doigts de hauteur.

— On fait aussi séparément beaucoup de ruches montées sur un petit ruban que l'on attache sous le chapeau en guise de bonnet. Ainsi que nous l'avons déjà dit, on fait de ces ruches séparées entre les deux rangées de blonde par une rangée de ruban de gaze, soit rose ou bleu, tuyauté.

— Chez les lingères on voit de jolis bonnets en point d'Angleterre, dont les garnitures sont toujours séparées en deux papillons, l'un beaucoup plus grand que l'autre. Les rubans de gaze entremêlés dans ces garnitures, sont découpés si légèrement qu'ils semblent des fleurs entourées de dentelle.

— On voit des canezouts tout en *point*, à longues manches, destinés à être portés avec des robes en chaly ou en mousseline de laine. Les broderies forment des bouquets détachés sur la poitrine et les manches; les dessins sont très-riches. Un de ces canezouts formé en guimpe, avait sur la poitrine une corbeille de fleurs qui remontaient en s'élargissant vers les épaules; c'était un travail admirable.

— On fait des mouchoirs de poche *octogones*, à chaque angle est un très-beau bouquet et au milieu une rosace; le tout garni de valenciennes.

— La valenciennes que l'on emploie pour les mouchoirs de poche peut être assez haute; cet accessoire les rend d'un grand prix. On entremêle aux broderies au plumetis qui les entourent quelque peu d'or très-léger : les queues des fleurs ou les pétales.

— En parlant de M^{me} ROUSSELET-VAULOUT dans notre dernier Numéro, nous avons omis son adresse, *rue Richelieu, n° 87*.

Education des Femmes.

Dans les premiers principes d'une femme est tout son avenir.

Nous nous occupons assez de l'instruction qui ouvre l'esprit, et trop peu de l'éducation qui forme le caractère. Nous livrons l'un à l'école, et l'autre au hasard.

LE COMTE DE SÉGUR.

Expression de toutes les douleurs et de tous les plaisirs, de tous les charmes et de toutes les amertumes, une femme est dans le monde soumise à tant d'influences diverses, que sa vie semble être une longue incertitude, un choc continu des émotions les plus opposées, et dans lequel son courage ou sa vertu devrait succomber sans l'énergie, le jugement qu'elle doit à l'éducation, sage antidote de toutes les passions et des faiblesses de la nature. Mais un des torts de cette éducation, est de n'être, en quelque sorte, calculée que pour cette première partie de la vie, si vive, si légère et si courte, qu'on appelle la jeunesse, et qui laisse après elle une seconde existence, longue, froide, monotone, pleine de langueur, de regrets, et dont les ennuis ne pourraient être adoucis que par des ressources d'âme et de pensées inculquées dès les premiers principes, comme pour se tenir en garde contre les déceptions de la vieillesse. Ce n'est pas dans les momens brillans de leurs belles années que les femmes ont le plus besoin de force et de génie, car, alors, autour d'elles tout est sourires sur les lèvres, parfums dans l'air, roses sous les pieds, symphonies de louanges et de douces promesses. Mais un peu plus tard, lorsque les chants d'amour s'éloignent, que les fêtes n'ont plus d'attraits pour l'esprit, que tout est muet pour l'imagination, que la vanité ne parle plus au cœur, et que l'on voit tomber la dernière fleur de ses jeunes couronnes; alors il faut en appeler à ce feu que l'étude et la philosophie ont déposé dans l'âme pour soutenir et embellir la vie, lorsque ses joyeuses fictions l'abandonnent. Alors la femme demande compte de ce qu'on lui a appris, réclame les garanties

de son avenir, et cherche en elle-même le bien-être que les autres ne lui apporteront plus. Mais si son éducation pompeusement futile ne lui a donné que des talents épuisés dans le monde, des sciences qui la firent briller d'un éclat éphémère, des formes qui donnèrent à sa réputation tous les prestiges de la mode, que deviendra-t-elle lorsque le règne de tous ces avantages sera fini ? lorsque seule, devant tant de tristes années, elle trouvera tout vide autour d'elle ; vide d'espérances, vide d'illusions ; abattue, découragée, se sentant comme rejetée hors de la vie, elle tombera dans l'anéantissement, si elle ne comprend pas qu'il est une vie nouvelle qu'elle peut encore commencer.

C'est dans cette vie toute d'indulgence, de simples affections, et de sages pensées, que la puissance de la première éducation apparaît comme un ineffable bienfait, s'il amène la morale qui console, les souvenirs studieux qui occupent, la bonté de caractère qui charme, et peut attirer encore.

Mais peu de jeunes personnes peuvent être élevées dans ces précieux principes d'après la manière dont nos institutions sont établies aujourd'hui. Le nombre des élèves rend impossible la direction des caractères ; on ne peut faire que des éducations en masse, former des parties de la société, et livrer au hasard le sort de chaque femme. C'est assez sans doute pour le monde, mais pas assez pour la mère tendre et raisonnable qui voudrait assurer le bonheur de toute l'existence de sa fille, en confiant son éducation à des soins dévoués et exclusifs. Pour de telles mères, et il en est beaucoup aujourd'hui, une institution créée sur de pareilles bases serait une sécurité pour leur tendresse. Il appartenait à une femme du mérite le plus distingué, réunissant aux qualités d'une âme supérieure les avantages d'une brillante éducation, de bien comprendre et d'exécuter une telle pensée, et M^{me} Aublay, en remplissant toutes ces précieuses conditions, a satisfait plus d'un cœur maternel.

Ancienne élève d'Écouen, où M^{me} Campan lui avait décerné toutes les récompenses que cet établissement offrait aux jeunes personnes qui s'y distinguaient, M^{me} Aublay, après s'être long-tems occupée d'éducation et avoir senti toute l'importance de la tâche qu'elle s'imposait, va consacrer ses soins et ses talents à l'éducation de jeunes personnes dont elle a fixé le nombre à quatre, pénétrée quelle est de la difficulté d'une plus grande surveillance et des inconvénients attachés aux réunions trop nombreuses. Un tel plan d'institution présente trop de garanties, tant sous le rapport de la direction morale que sous celui des soins physiques, pour qu'on

n'en saisisse pas les immenses avantages, et pour que la confiance qu'il doit inspirer ne trouve pas un écho dans toutes les sollicitudes maternelles.

M^{me} Aublay a joint à cette institution un externat, où pas plus de douze à quinze élèves ne seront admises, et qui offre aux parens tous les avantages d'une éducation particulière, puisque les études commencent à dix heures et se terminent à cinq.

Les jeunes personnes y suivent les mêmes Cours que ceux établis pour les pensionnaires.

L'Enseignement comprend : la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la langue française, les élémens de la littérature, la cosmographie, la géographie, tant descriptive qu'historique, la mythologie, l'histoire ancienne et moderne, et les principes des langues anglaise, espagnole et italienne.

Les ouvrages à l'aiguille, tels que la couture, la broderie, etc., sont regardés comme un des objets essentiels à l'éducation des femmes, et M^{me} Aublay y met un soin tout particulier.

S'adresser, pour tous les renseignemens et arrangemens, chez M^{me} Aublay, *rue de Hanovre*, n^o 21.



ALBUM.

Les débuts de M^{lle} Falcon se poursuivent avec le même succès à l'Opéra. La rentrée de M^{me} Damoreau-Cinti n'a pas nuï à la jeune cantatrice ; elle a soutenu avec éclat cette importante rivalité, et n'a pas eu la moindre part des palmes de la soirée.

— *La Tentation* a été reprise avec la création du monstre. Cette scène originale, qui avait été accueillie avec défaveur, a été revue avec plaisir et ferait faute désormais au public.

— Le théâtre des Variétés est en bonne veine. A *la Famille Jabutot*, accueillie avec faveur, ont succédé *les Amours de Paris*, qui ont complètement réussi. M^{lle} Jenny Colon a fait sa rentrée dans cet ouvrage, et les applaudissemens que lui a prodigués le public font espérer que la jolie transfuge fera, au théâtre des Panoramas, un séjour plus prolongé que le premier. Le jeu original de Legrand contribue puissamment au succès des *Amours de Paris*.

— Sir Walter Scott est dans un état de santé beaucoup plus satisfaisant qu'on ne pouvait l'espérer. Un de ces jours passés, s'étant arrêté à Tuvie-Bridge, sur la route d'Abotsford, il a reconnu sur-le-champ la maîtresse de l'auberge (qui, on le suppose, lui a donné le type de Meg-Dogs), et il lui a serré la main avec affabilité. Depuis ce moment la dame est dans le ravissement.

— Le journal de Falmouth fait remarquer, comme une preuve frappante de la rapidité des communications par mer depuis l'emploi des bateaux à vapeur, la traversée du *Firebrand*, qui vient d'apporter en Angleterre la première nouvelle de la prise de Porto par les constitutionnels. Ce bateau à vapeur était parti le 2 de ce mois de Falmouth ; le 6 il remettait déjà les dépêches du gouvernement à l'amiral de l'es-

cadre anglaise devant Lisbonne. Le 9 il était de retour à Falmouth avec les nouvelles importantes des événemens de Porto. Dans les quatre derniers mois, ce bateau a fait trois fois le voyage de Corfou, et une fois celui de Lisbonne; en tout 11,500 milles, auxquelles il n'a employé que 66 jours; ainsi, il a franchi chaque jour un espace de 174 milles.

— On se rappelle qu'il y a quelques mois les journaux anglais avaient affirmé la possibilité d'obtenir de l'eau-de-vie de la vapeur qui se dégage lors de la cuisson du pain; tous les chimistes de France se sont mis à l'œuvre pour vérifier le fait, et au lieu de cognac ils ont fait de l'eau claire.

— A Londres, les dames de la haute aristocratie ont organisé une foire et fête champêtre dans le Wauxhall, au bénéfice du dispensaire royal. Il y avait douze boutiques élégamment décorées et tenues par la duchesse de Buccleugh, les comtesses de Mount-Norris et Essex, etc. Des orchestres de musiciens et de chanteurs divertissaient les promeneurs: le soir il y eut illumination, spectacle et feu d'artifice.

— Parmi tous les ouvrages qui ont paru sur l'Italie, nous recommandons au public celui qui vient d'être mis en vente chez Sylvestre fils, libraire, rue Thiroux, n° 8, ayant pour titre *mes Squenirs de Bonheur ou neuf mois en Italie*, par Paul de Julvécourt, dédié à M. Ch. Nodier, in-8°. 7 fr.

Au mérite de présenter aux amateurs de la mère-patrie des arts et de la littérature, un itinéraire instructif et amusant, M. de Julvécourt a joint le talent de faire un livre romantique qui doit être en faveur auprès des dames avides d'émotions vraies et bien exprimées. Nous rendrons compte de cette nouvelle publication.

A ce Numéro est jointe la planche 907.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre. Paris, 9 fr. — Départemens, 9 fr. 50, — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés franc de port.

PARIS. — Imprimerie de BONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 45, au Marais.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N.º 2, près le passage de l'Opéra
 Robe en gris de Naples Chapeau en paille de rose des Muses de Mme. Jaurét rue Messigny N.º 2.
 Robe d'Enfant en Batiste du Maine de Mme. Pécard rue St. Denis N.º 308.